

Sida et médias

La construction médiatique d'une pandémie.

Conférence dispensée lors de l'Assemblée générale du CICR, Ecole Supérieur des Soins Infirmiers, Lausanne, mars 1996.

Les médias doivent informer, chacun le sait. Ce devoir devient particulièrement patent lorsque la santé publique est en danger: virus Ebola, syndrome Creutzfeldt-Jakob et bien évidemment le SIDA.

A ce titre, il est intéressant de questionner les logiques médiatiques à l'œuvre dans la couverture de la pandémie du SIDA. Nous distinguerons dans cet article trois logiques: la rhétorique du mystère, la rhétorique de la science, la rhétorique du lynchage que nous rattacherons, plus par souci pédagogique qu'analytique, à trois périodes-clés correspondant à l'agenda médiatique.

1982-1985: la rhétorique du mystère

La première phase, nous la situons entre 1982 (date de repérage de la maladie) et 1985: il s'agit d'une période fort intéressante puisque les médias doivent exploiter une découverte médicale étrange, difficile à comprendre et sur laquelle la corporation des chercheurs rechigne à s'exprimer.

Le registre du drame

Les médias exploiteront -dans cette première période- un des ressorts les plus fascinants des logiques médiatiques, le mystère et le drame. Les médias désirent le mystère, ils le souhaitent, ils participent même à sa fabrication. Il faut savoir que les chercheurs ont observé que le système médiatique s'exprime avec gourmandise sur le flou, sur le hors cadre, sur l'étrange, sur l'infractionnel, sur le mystérieux. "*Tout se vend* -nous dit Nicolas Mauriac- mais *surtout la vérité cachée*"¹: les journalistes dévoilent, dénoncent, découvrent, jugent, critiquent, attaquent, tribunalisent, arbitrent, sanctionnent, condamnent; or cette attitude culturelle est très récente: elle s'enracine dans le 18^{ème} siècle avec l'émergence tardive de la notion d'objectivité, car certains travaux historiques montrent que les journalistes non pas toujours joué ce jeu médiatique.

Il faut évidemment se mettre à la place de ces journalistes qui, dans un stress formidable, doivent proposer à leur lecteur une information médicale: ils ne pouvaient pas ne pas parler du Sida, mais il était difficile pour eux de le faire. Restait à savoir comment en parler.

Le registre de la peur

Première déclinaison de la rhétorique du mystère, le registre de la peur de la contamination. C'est ce que nous pourrions nommer aujourd'hui *cum grano salis*, le syndrome de la vache folle. Un exemple d'un article journalistique parmi plusieurs nous tirons d'un quotidien vaudois en date du 14 mai 1983: "*Déjà 4 morts: vers l'épidémie du siècle?*"

Le registre du coupable

Seconde déclinaison de la rhétorique du mystère, la désignation d'un groupe présumé coupable: immédiatement la presse cherche un coupable, un acteur qui pourrait endosser la responsabilité, qui accepterait de devenir la figure publique du mal, qui accepterait le spectre de la culpabilité. Dans le cas qui nous préoccupe, il est intéressant de remarquer que les coupables désignés étaient déjà coupables dans d'autres registres que ceux médiatiques: ils étaient déjà les coupables de la morale judéo-chrétienne et de la bourgeoisie bien-pensante.

Qui sont ces coupables ?

Nous pouvons les lire dans les coupures de presse: cette maladie ne frappe apparemment que les homosexuels ou les drogués américains; d'ailleurs, rappelons-nous ces détails, mais comme le dit Adorno *Le diable se cache dans le détail*, les médias parlent au début des années 1983, "de maladie des homosexuels". Les médias parlent du "cancer gay" ou de "l'épidémie des cancers gays" et non pas du SIDA. D'ailleurs -à cette époque- l'abréviation SIDA n'existe pas: les scientifiques eux-mêmes, (qui a dit que la science n'était pas idéologique?), évoquaient non pas le SIDA mais le GRID (Gay Related Immuno Deficiency).

Mais la tournure des événements oblige les uns et les autres -les scientifiques et les moralistes- à se remettre en cause. Une pathologie identique est découverte chez les toxicomanes, utilisateurs de seringues. Le GRID cède donc sa place à l'AIDS. La genèse de la dénomination de la pandémie est un phénomène fort intéressant à analyser car, on le sait, nommer c'est jouer avec des registres de connotations idéologiques qui deviendront consubstantiels de la dénotation: les substantifs supplantent fréquemment la substance. C'est ainsi qu'un quotidien vaudois titre en 1983: "*La Suisse, comme les Etats-Unis craint «la maladie des homosexuels»*" (14 mai 1983, Tribune Le Matin).

Enfin, nous avons été fort frappés de remarquer que jusqu'en 1987, on ne savait pas comment nommer les malades du Sida ce qui là aussi a permis à des stratégies de la rhétorique politique: le marché sémantique a accueilli des expressions aux connotations douloureuses: on se rappelle du vocable "sidaïque", vocable qui a été par la suite intégré dans le vocabulaire du Front National, l'on comprend aisément pourquoi, l'harmonie des connotations consonantes oblige.²

Le registre du héros

Avec le temps, on assiste à la constitution d'un réservoir de victime hautement médiatique; en effet, cette épidémie touche sélectivement une population "branchée": les milieux artistiques, du spectacle, de certains sports comme le patinage, la boxe (pour des raisons liées aux transfusions) et même certains secteurs du journalisme. Par une sorte d'effet de proximité, sociale ou professionnelle, certains se sont sentis très rapidement concernés ce qui a eu évidemment une incidence sur la médiatisation de cette maladie: "*Jamais guetto ne fut plus mondain*"³ dit Mauriac.

C'est bien connu que la science chasse le mystère: c'est pourquoi nous allons aborder la seconde période de la médiatisation du SIDA, 1985-1989, que nous nommons "La rhétorique scientifique".

1985-1989: la rhétorique scientifique

C'est à cette époque que des personnalités décèdent du Sida; la presse relate progressivement ces morts annoncées: quelques lignes pour Klaus Nomi, un voile de pudeur jeté sur le décès du philosophe Michel Foucault, et enfin beaucoup de bruit à la mort de Rock Hudson. La mort intime devient une mort publique, l'espace intime de l'espèce devient publique. Il faut dire que Hudson procède à une confession publique donc médiatisée de son propre drame.

Différents acteurs sociaux apparaissent à ce moment tout en se constituant en groupe organisé: le groupe des malades dénonce tout dérapage médiatique, et le groupe des scientifiques qui -grâce à des journalistes spécialisés dans le médical- peuvent expliciter les pistes de recherche, les enjeux, les écueils, etc... Apparaissent donc des malades cathodiques, des médecins cathodiques, et d'autres qui sont exclus du jeu médiatique parce qu'ils ne possèdent pas les codes nécessaires au jeu.

Il s'agit malgré tout d'une période de tension et de transition: les scoops sont rares et les peurs se raisonnent, la science essaye de répondre aux fantasmes journalistiques mais plus largement sociaux qui gravitent autour de la maladie. Les journalistes se font donc les médiateurs des institutions médicales et d'une certaine façon le SIDA devient un sujet médiatiquement neutralisé, normalisé, médiatisé, ...

*"On assiste à une sorte de marchandage: les médecins offrant leur caution scientifique, la presse leur proposant les feux de la rampe médiatique. Le Monde, par exemple, reste dans sa ligne de conduite traditionnelle et faisant appel à de prestigieuses signatures: le Pr Ruffié, le Dr Leibowitch, le Dr Escoffier-Lambiotte."*⁴ C'est aussi à cette époque que les journaux rentrent en concurrence sur le traitement médiatique du Sida: Libération, Le Monde sont de plus en plus concurrencé par une presse populaire qui investit dans le savoir des journalistes et qui devient sur ce sujet également une référence légitime.⁵ Il y a donc un véritable combat au sein des rédactions pour définir quel est le traitement médiatique légitime du Sida.

Troisième registre, troisième effet de rhétorique, nous le nommons la rhétorique du lynchage, en souvenir du procédé de justice sommaire pratiqué par le fermier de Virginie, Charles Lynch. Nous allons donc parler de la manière dont les médias vont traiter du Sida, mais plus globalement, de l'Affaire du sang contaminé.

1989-1991: la rhétorique de Lynch

Les médias, comme par un effet-retard, bénéficient de l'appui d'une communauté scientifique qui est traversée par des conflits internes: à cette époque, des mandarins sont contestés, certains médecins non-spécialistes mais médiatiques occupent la scène sous le regard désapprobateur des chercheurs, bref des tensions, des fissures apparaissent. C'est à partir de 1991 que le scandale du sang contaminé prend effet. Ce scandale met en cause des médecins, des chercheurs, des hommes politiques et même des journalistes.

Or le rôle de la presse dans la construction de ce scandale, dans cette Affaire, dirions-nous aujourd'hui, est fort intéressant à relever: rien ne s'impose avec autant d'évidence qu'un scandale dès lors qu'il s'installe aux premières pages des journaux. On sait que le poids de la presse est fondamental dans la constitution des scandales et comme Champagne l'a montré, il est sans doute à peine exagéré de dire qu'est scandaleux ce que le champ journalistique, dans son ensemble, considère comme tel et parvient surtout à imposer.

Nous reviendrons sur deux logiques médiatiques qui ont été particulièrement à l'œuvre dans cette troisième période. Tout d'abord la plus forte, la plus célèbre, la plus brutale, la plus directe: le lynchage médiatique. Ensuite la non moins intéressante fascination qu'éprouvent les médias pour l'extraordinaire, ce que Leblanc nomme l'information infraction. Ce dernier point sera notre conclusion.

Le lynchage médiatique

Il s'avère que nous avons collaboré avec le Professeur Desaulnier qui enseigne la sociologie des communications de masse à l'université de Montréal et qui s'est lié par hasard au Dr Garetta, à l'époque directeur général du CNTS, le Centre national de Transfusion Sanguine. Leur relation amicale a permis au Professeur Desaulnier d'étudier le rôle de la presse dans la construction médiatique du personnage Garetta. Il faut se

rappeler que le Dr Garetta a véritablement été chahuté par les médias. Citons le Pr. Desaulnier: " *J'ai été surpris par la création d'un véritable monstre en France depuis 1991, mais vraiment le monstre total; la presse est devenue vraiment déchaînée, on a parlé du lynchage médiatique, mais dans ce cas, c'était presque physique, c'est l'affaire autour de Michel Garretta. J'ai assisté à ce procès. Il y a eu ce scandale du sang en France; Garetta a été dénoncé. Ensuite il y a eu le procès: il a été condamné à quatre ans. J'ai été renversé par la création médiatique qu'on a faite autour de cet homme. L'an dernier lorsqu'il était à Boston, sa maison était littéralement encerclée de journalistes. (...) Il y a un journaliste qui a réussi à le prendre en photo à travers ses fenêtres et qui a envoyé sa photo à France Soir. Et France Soir a placardé cette photo, pleine page, première page. Ils ont libellé cette affiche "Wanted" et sous "Wanted" son numéro personnel à Boston. Pendant 48 heures il a subi des menaces de mort, continuellement 24 heures sur 24.*"

L'art du portrait médiatique

Quelle moralité communicationnelle et médiatique construire sur cet exemple? Nous proposons dans cette section une hypothèse interprétative qui convoque l'histoire du journalisme: en mobilisant la rhétorique du portrait identitaire -qui renvoie à l'image accusatrice, à la photo d'identité créée par Alphonse Bertillon au dix-neuvième siècle pour reconnaître et rechercher les prisonniers- les journalistes mettent en oeuvre une justice cathodique qui oeuvre simultanément et parallèlement aux institutions judiciaires. Le tribunal, le prétoire deviennent l'espace symbolique où s'affrontent les acteurs avec les logiques du spectacle: la durée du procès -si longue habituellement- se transmute en une justice médiatique hyperrapide. Nous tous demain pouvons faire la Une des journaux, accusé soudainement et absurdement, un peu comme dans le Procès de Kafka; en effet nous sommes tous des Joseph K. en puissance: de quoi serons-nous accusé demain matin par un journaliste-flic? D'avoir omis de payer notre loyer, d'avoir glissé maladroitement des pampers sur une note de frais, d'avoir harcelé sexuellement sa voisine de bureau ? Nul ne le sait... Warhol avait raison: nous aurons tous nos cinq minutes de célébrité... médiatique.

Le sacre du Watergate

Les juges peuvent donc se remplacer par des journalistes d'investigation: depuis leur investiture américaine, les hommes des médias ont prouvé qu'ils pouvaient condamner l'homme le plus puissant du monde, c'est-à-dire le Président des Etats-Unis. Rappelons-nous le Watergate. Les jurés, on le comprend dans cette logique, c'est l'opinion publique à qui l'on demande sans cesse d'opiner pour un oui et pour un non, sans véritablement s'interroger sur l'absurdité à postuler qu'un individu devrait avoir un avis sur tous les sujets qui font l'actualité.

Le problème, c'est qu'à l'entendement du droit et du magistère risque de se substituer la raison médiatique, c'est-à-dire l'émotion, la sensibilisation, la spectacularisation. Pensons à l'exemple fameux du sportif américain qui, présumé coupable d'avoir tué sa femme, a dû affronter non seulement la justice, mais la justice médiatique: nous nous référons évidemment, à l'Affaire Simpson comme il est coutume de la nommer. Jamais un fait divers n'avait envahi la planète: il y avait même des "home page Simpson" dans Internet pour que l'on puisse suivre la progression des débats judiciaires.

Comme nous essayons de le comprendre "*deux justices désormais coexistent, souvent antagonistes, quelquefois inconciliables : la justice ordinaire, qui puise ses règles dans le code, la justice médiatique, qui forge les siennes dans les salles de rédaction, dans les nécessités de l'information, mais aussi dans la boulimie du sensationnel.*"⁶

Nous retrouvons ces logiques médiatiques de Lynch à l'oeuvre dans plusieurs autres événements couverts par les journalistes (pensons par exemple au Dr Jouret, gourou de l'Ordre du Temple solaire, "portraïturé" par les journalistes). Les médias ont le privilège aujourd'hui, à l'instar des artistes qui devaient produire des portraits du roi pour lequel ils travaillaient, de peindre les acteurs sociaux sur qui ils ont jeté leur opprobre.⁷

Conclusion:

Retour sur le concept d'information-infraction

Après avoir longuement développé la logique du lynchage, il est temps d'évoquer rapidement le concept d'information-infraction. Le français Leblanc, par une analyse qualitative du journal télévisé, a remarqué que les médias ne mettaient en scène que des événements extraordinaires, qui sont fortement infractionnel aux ordres de la nature, de la nature humaine et de la société.⁸

Or que remarquons-nous dans la perspective de notre analyse sur la construction médiatique du SIDA ? Que les médias ne peuvent s'empêcher de titrer sur des médicaments miracles, sur des vaccins hypothétiques et sur des guérisons mystérieuses... La pensée journalistique est magique: elle met en scène prioritairement l'infractionnel que parfois... on lui apporte sur un plateau. Il est vrai que les journalistes sont au cœur de multiples pressions comme nous allons essayer de le montrer dans cette section.

Etre journaliste: c'est être au cœur d'un réseau d'influence

Les journalistes sont les premiers manipulés

Les journalistes ne sont pas les seuls fabricants d'information: le corps médical, fort bien organisé, puis les groupements des malades, de mieux en mieux défendu, ainsi que les politiques, de plus en plus stratèges, sont également des communicateurs aguerris. Ils essaient, chacun de leur côté, de manipuler à leurs fins l'information: citons pour rappel la présentation par des scientifiques de la cyclosporine-miracle qui, administrée "à un homme de 38 ans à l'article de la mort"⁹ a pu lui éviter la fin annoncée. La presse après avoir publié les analyses des médecins de l'hôpital Laennec a condamné unanimement le faux pas auquel elle avait participé, en soulignant le manque de déontologie des médecins et des hommes politiques. C'est que l'information est enjeu de lutte: chacun essaye d'en tirer un profit symbolique.

Bien évidemment, le problème est que l'histoire bégaye et que depuis la cyclosporine présentée comme panacée, de nombreux dérapages déontologiques ont permis de présenter des miracles thérapeutiques: citons en deux, le MM1 des Professeurs Shafik, et Lurhuma, le vaccin du Pr Zagury.¹⁰

Vive l'exotisme...

Outre les scientifiques avides de médiatisation, certains journalistes affectionnent particulièrement certaines informations-infractions du type: "un prêtre meurt du SIDA"¹¹, sans oublier évidemment la merveilleuse théorie du singe vert porteur du virus¹², ou encore les extrapolations des réactions de Geronimo, le singe -encore un- sur qui les chercheurs ont prodigué quelques médications. Certains médias n'hésitent pas à exploiter les ressources du fait divers enrichi du potentiel Sida, par exemple "Contaminé par le virus du Sida, il avait violé et détroussé une serveuse à Bienne: 6 ans et 1/2 de prison"¹³. Difficile de "faire plus people".

Le baiser... qui sauve

La rumeur alimente la presse, la presse alimente la rumeur: rappelons-nous également la stratégie d'Isabelle Adjani, obligée de se présenter au Journal Télévisé de 20h00 pour démentir qu'elle n'est pas sidéenne et de le prouver en embrassant le présentateur Bruno Masure. Idem pour Clémentine Célarié, qui a embrassé, lors du Sidathon, un malade du SIDA pour insister sur la maladie bien comprise. La lèpre du XXème siècle est vaincue...

Le sexe et la mort qui parlent

Une des plus formidables informations-infractions dans les sociétés judéo-chrétiennes concerne la mort et le sexe: ce n'est pas par hasard que les médias sont généralement nécrophage et sexué: là où il y a du sang, de la mort, un accident, un séisme, où encore

du sexe, il y a des caméras. Pensons par exemple à la couverture médiatique de l'Ordre du Temple solaire où les journalistes du monde entier ont débarqué à Salvan et à Cheiry. Or avant l'avènement du Sida, il n'était pas forcément facile de s'exprimer, dans le quotidien, sur la mort et sur le sexe: ces deux thèmes ont d'ailleurs fait la gloire de quelques romanciers ou cinéastes qui mettaient en scène les maladresses et la gêne d'acteurs désireux d'obtenir en officine une boîte de préservatifs. Aujourd'hui, on observe une banalisation -qu'il faudrait d'ailleurs examiner de près quant aux effets- du discours sur le sexe: préservatif, fellation, sodomie qui étaient trois vocables sulfureux -car bravant largement les interdits décrétés par l'Eglise- se sont drapés d'une autre connotation: ils se sont, en quelques sorte normalisés. Avec le SIDA, le sexe et la mort ont pris la parole médiatique.

Copyright 2003 ProLitteris et Stéphane Haefliger, CH 8033 Zürich

Stéphane Haefliger
Sociologue
Boulevard de Grancy 27
1006 Lausanne

Tél. perso: 021 617 31 55

Mobile: 079 742 67 81

E-Mail: stepcom@bluewin.ch

¹Mauriac Nicolas, *Le mal entendu*, Le sida et les médias, Editions Plon, 1990, p. 9

²Mauriac Nicolas, op. cit., p. 91

³Mauriac Nicolas, op. cit., p. 7

⁴Mauriac Nicolas, op. cit., p. 16

⁵Je m'inspire librement des analyses de Champagne Patrick et Marchetti Dominique, "L'information médicale sous contrainte" in ARSS, 101-102, L'emprise du journalisme, mars 1994, 40-62.

⁶in Rozès Simone, Lombard Paul, *Le juge et l'avocat*, dialogue sur la justice, Editions Robert Laffont, 1992, p. 34

⁷Le Times n'a pas pu éviter le piège spectaculaire de noircir le visage d'O.J. Simpson pour qu'il apparaisse encore plus noir, c'est-à-dire plus coupable en première page. Lire Briançon Pierre, "La couverture que Time regrette" in Libération, Rubrique Communication, 29 juin 1994, p. 10.

⁸Se référer à également à Leblanc Gérard, *Treize heures, vingt heures*, Le monde en suspens, Editions Hitzeroth, 1987, 175 p.

⁹Philippe Vincent, "Remède suisse contre le SIDA" in 24 Heures, 30 octobre 1985. Lire à ce sujet Mauriac Nicolas, p. 108 et suivantes. Lire également Libération: "Sida: autopsie d'un faux pas. Un éventuel traitement du sida transformé en coup politico-scientifique", 8 novembre 1985. Enfin Herzlich C., et Pierret J., "Une maladie médiatisée, le Sida dans six quotidiens français" in Les Annales ESC, no 5, sept-oct 1988, p. 1109-1134.

¹⁰Se référer à Mauriac Nicolas, op. cit., p. 111.

¹¹Lire Bénichou Florence, *L'information médicale dans la grande presse*, avec une étude de l'information sur le Sida dans l'Est Républicain et le Républicain Lorrain de 1983 à 1987, Thèse de médecine, Université de Nancy 1, 1988, p. 92. Communiquée par l'auteur.

¹²"Théorie du singe vert porteur de virus", 10 juillet 1989, 24 Heures

¹³Le Matin, 2 juillet 1994.